

PARUTION 1^{ER} DÉCEMBRE 2017


ON ACHÈVE BIEN LES ÉLEVEURS

RÉSISTANCES À L'INDUSTRIALISATION DE L'ÉLEVAGE

COORDONNÉ PAR AUDE VIDAL
ILLUSTRÉ PAR GUILLAUME TROUILLARD



Ce que nous nommons encore élevage se trouve aujourd'hui pris entre deux feux. D'un côté, le souci légitime de l'impact écologique et sanitaire de la production industrielle de viande et de produits d'origine animale rejoint le refus de maltraiter – voire tuer – les animaux. De cela émerge une remise en cause profonde du geste d'élevage. Est-ce là un progrès pour notre humanité ou un nouveau stade de l'« administration du désastre » ? De l'autre côté, les éleveurs sont dépossédés de leur métier par des procédures toujours plus rigides et intrusives : puçage RFID des ovins et caprins, chantage aux primes agricoles, bureaucratisation croissante, reproduction artificielle... Décriés d'un côté, ils sont administrés de l'autre – en attendant que disparaisse la possibilité même d'élever des animaux autrement qu'en les concentrant dans de gigantesques usines. Ces menaces qui pèsent sur l'élevage sont un des symptômes de la soumission toujours plus grande de toutes et tous à la société industrielle. Le monde se referme alors que la liberté s'efface devant le contrôle systématique : au fond, ce que nous faisons subir aux animaux, nous nous l'infligeons également à nous-mêmes. Éleveurs et chercheurs qui les accompagnent dans leurs luttes, toutes et tous expliquent dans ce livre pourquoi l'élevage doit être préservé afin que nos vies restent authentiquement humaines.


L'échappée

COLLECTION ACTION GRAPHIQUE

Avec Jean-Pierre Berlan,
Jocelyne Porcher,
Xavier Noulhianne,
Christophe Richard,
le groupe Marcuse,
Fabrice Jaragoyhen,
les fermiers du Pic-Bois
et Stéphane Dinard.

144 pages | 20 x 26 cm
isbn 978-23730902-9-1

24 euros

Guillaume Trouillard est dessinateur et animateur des éditions de la Cerise. Il est l'auteur, entre autres, de *Colibri* (La Cerise, 2007) et de *Welcome* (La Cerise, 2013). Des bandes dessinées dans lesquelles s'exprime sa critique de la société industrielle.

Aude Vidal a animé la revue écologiste *L'An 02*. Elle est l'auteur de reportages sur les mondes malais, d'essais critiques sur le libéralisme et d'*Égologie* (Le Monde à l'envers, 2017).

CONTACT PRESSE

Éditions L'échappée
23, rue Voltaire, 75011 Paris
07 82 73 52 21 / presse@lechappee.org
www.lechappee.org

SOMMAIRE

PRÉFACE
« ON ACHÈVE BIEN
LES ÉLEVEURS ! »

8

DÉFENDRE L'ÉLEVAGE

10

INTERVENANTS

12

GLOSSAIRE

13

UNE OFFENSIVE ANCIENNE
CONTRE LA PAYSANNERIE

14

CRITIQUE DU PUÇAGE
DES ANIMAUX

30

DE LA SÉLECTION PAYSANNE À
LA REPRODUCTION ARTIFICIELLE

44

UNE PROFESSION
SOUS CONTRÔLE

54

VIVRE (OU PAS)
AVEC LES ANIMAUX

66

TUER DES ANIMAUX

80

FACE AUX CRISES AGRICOLES :
L'AUTONOMIE

90

AGRICULTURE BIO ET
FILIÈRES DE QUALITÉ

100

LE DILEMME DES PRIX

112

CHANGER L'AGRICULTURE,
CHANGER LE MONDE

120

ANNEXES

128

INTERVENANTS (PAR ORDRE D'APPARITION)

JEAN-PIERRE BERLAN

Jean-Pierre Berlan est agronome et économiste, ancien directeur de recherche à l'Inra. Son engagement contre les semences hybrides et les brevets sur le vivant lui a valu à la fin des années 1980 d'être mis au placard par l'institution. Il est proche du syndicat Confédération paysanne et de l'association altermondialiste Attac.

[Entretien en octobre 2015, relu en décembre 2016]

JOCELYNE PORCHER

Jocelyne Porcher a quitté, dans les années 1980, son emploi de bureau en région parisienne pour élever des brebis. Elle a ensuite été salariée dans l'industrie porcine, puis technicienne agricole en bio et ingénieure, jusqu'à obtenir un doctorat sur les relations de travail entre êtres humains et animaux et la place de l'affectivité dans le travail. Elle est aujourd'hui directrice de recherche à l'Inra et elle développe – au-delà de la condamnation des productions animales industrielles qu'elle oppose à l'élevage – une pensée originale sur les relations et la réciprocité entre les humains et les animaux d'élevage.

[Entretien en juillet 2013, relu en juin 2017]

XAVIER NOULHIANNE

À la suite d'un parcours militant marqué par l'antimondialisation, Xavier et Séverine ont quitté le salariat et l'industrie. Ils se sont formés dans les Cévennes, à « faire » de l'agneau, et maintenant vivent et travaillent sur une petite ferme entre Lot et Garonne, au milieu d'une cinquantaine de chèvres et d'une quinzaine de brebis.

Neuf mois par an, suivant le rythme de leurs bêtes, ils vendent leur fromage et leurs yaourts en direct.

[Entretien en août 2013, relu en avril 2016]

CHRISTOPHE RICHARD

Après des études d'histoire à Toulouse, Christophe Richard a repris la ferme familiale dans le Lot-et-Garonne, où il existe encore beaucoup de petites fermes comme la sienne, qui pratiquent la polyculture-élevage. Il a commencé en 2011 à élever des brebis.

[Entretien en août 2013, relu en février 2017]

GROUPE MARCUSE

Le groupe Marcuse (Mouvement autonome de réflexion critique à l'usage des survivants de l'économie) s'est constitué en 2003 en référence à Herbert Marcuse, philosophe allemand devenu figure de proue de la contre-culture américaine. Deux membres du groupe, installés dans la campagne tarnaise où ils exercent diverses activités intellectuelles et vivrières, participent au collectif Faut pas pucer, en lutte contre l'identification électronique des ovins et caprins, et au réseau Écran total qui veut fédérer les luttes contre le management et l'informatisation de la société.

[Entretien en août 2013, relu en janvier 2017]

FABRICE JARAGOYHEN

Fabrice Jaragoyhen a repris la ferme familiale au pied de la montagne basque à Ordiarp, dans les Pyrénées-Atlantiques. Il produit du lait de brebis bio qu'il vend en laiterie. Il contribue à la revue *Hau*, sise à Mauléon.

[Entretien en juillet 2015, relu en mars 2017]

FERME DU PIC-BOIS

Baptiste Laboureur, Christian Dalmasso et Laurence Ferrini sont tous les trois agronomes de formation, de même que leur associé Thierry Beati qui était absent lors de l'entretien. Ils se sont lancé-es en agriculture dans l'Isère avec une activité de polyculture-élevage. Aujourd'hui, ils transforment le lait de leurs chèvres en fromage et leur blé tendre en pain.

[Entretien en octobre 2015, relu en février 2017]

STÉPHANE DINARD

Stéphane Dinard est né en région parisienne. Après avoir été agent d'entretien dans un hôpital, il est retourné en Dordogne pour reprendre la ferme de ses grands-parents. Il élève volaille, porcs, vaches et moutons qu'il fait abattre sur la ferme et commercialise auprès de consommateurs et consommatrices engagé-es. Il est membre du syndicat CNT-FTTE (Confédération nationale du travail, fédération des travailleurs de la terre et de l'environnement).

[Entretien en juillet 2015, relu en février 2016]



DE LA SÉLECTION PAYSANNE À LA REPRODUCTION ARTIFICIELLE
 Après avoir fixé les multiples races issues de la sélection paysanne - pratique constitutive de l'autonomie du monde agricole -, la recherche zootechnique, l'industrie en l'administration programment aujourd'hui la disparition de la diversité animale d'élevage. L'industrie porcine offre un exemple inquiétant d'uniformisation génétique. Quant au projet de « voie mâle », il vise au contrôle et à la standardisation des mâles reproducteurs.

Photo: Benoît Héron



zootechnie. Considérant que la finalité du travail est économique, elle s'attache à l'organiser.
 Les « productions animales » sont l'ensemble des productions industrielles et intensifiées. Prenons l'exemple de la filière porcine, celle que je connais le mieux parce que j'y ai travaillé en tant que salarié et que j'ai fait des recherches à son sujet pendant une bonne décennie. C'est une industrie lourde car elle mobilise d'énormes moyens. Comme le disaient les zootechniciens du xix^e siècle, elle est semblable aux hauts fourneaux, à l'industrie minière de captation des ressources. Les animaux sont une ressource dont il faut tirer la matière animale consommable et surtout vendable. Passer de l'animal à la matière animale, c'est lourd. Il faut stocker les animaux, les tuer à l'abattoir, traiter les carcasses. Sans compter qu'il y a des travailleurs et des consommateurs qui ne veulent pas que les animaux soient maltraités... Cela crée des complications dans le processus bien réglé de la production. La filière porcine affirmait jusqu'à récemment, pour légitimer son fonctionnement, que leurs exploitations étaient familiales, fable qu'elle maintient encore pour le grand public. Mais depuis quelques années, elle admet qu'elle est bien inscrite dans une logique industrielle capitalistique. Ainsi, l'argument qui est mobilisé lors des « crises porcines », c'est que ce secteur est, comme la filière automobile, une industrie lourde et qu'il y a des emplois à la clef.

— **XAVIER NOULHANNE** Mon voisin de 85 ans n'avait pas de rapport avec l'administration lorsqu'il a commencé l'agriculture. Sa ferme, c'était chez lui. Moi, en faisant le tour de la mienne, je peux dire à quel bureau de l'administration appartient telle ou telle partie parce qu'elle dépend de telle ou telle réglementation: le tas de fumier, le bâtiment, la gestion du petit lait, etc. L'administration et la bureaucratie se sont introduites dans ce métier d'une manière incroyable en l'espace de 60 ans. Ils sont chez toi partout. L'école d'agriculture sert essentiellement à apprendre le vocabulaire de l'administration, à savoir comment gérer le rapport avec eux. Quand tu passes le BPREA, toutes les entités administratives te sont présentées. Il y a des métiers dans lesquels les gens ne se rendent pas compte des évolutions parce qu'elles sont lentes, mais en agriculture ça change vite, en cinq ans parfois.

Jean Glon, en 1938, dans *Lettres aux paysans sur la pauvreté et la paix*, explique cela très bien, sans utiliser de termes politiques. Il dit à ses voisins: « Vous êtes en train de vous spécialiser, de devenir producteurs de blé, de ne plus être des paysans. » En effet, il n'y a plus de paysans en France, on est dans une production spécialisée. À part peut-être dans ce coin du Lot-et-Garonne, entre Laroque-Timbaud et Sainte-Livrade, où il reste des gens (pas forcément en bio) et des conventionnels et des vieux qui font encore tabac, pruneaux, céréales, maraichage, un panel varié de productions. Ils ont une économie qui ressemble encore à celle d'avant, comme s'ils produisaient pour eux et produisaient aussi pour les autres. C'est une manière de faire héritée, on ne peut pas la mettre en place maintenant. Cette agriculture de polyculture avait une utilité sociale qui a disparu. Tu présentes à la chambre d'agriculture un projet d'installation avec tout ce que fait mon voisin, tu te fais jeter!
 On a un problème de rapport à l'histoire. Il y a d'un côté celle des livres de classe et des musées, et de l'autre côté l'actualité. Entre les deux, on ne parle plus de cette mémoire qui a toujours servi aux gens du peuple pour savoir d'où ils venaient et où ils allaient. Il suffit de discuter avec tes potes pour voir qu'ils ont tout oublié: « Des petites fermes familiales sur des petites surfaces, qui font de l'agriculture vivrière et de transformation, vous savez qui a inventé ça avant les bio? » C'est Déralin, ce sont les agrariens qui ont défendu ça des derniers. Dans le Lot-et-Garonne, tu trouves des bio qui votent FN et qui sont directement issus de ça. Ça ne veut pas dire qu'on est pétainistes ou même agrariens. Ça veut dire qu'il faut savoir d'où viennent certaines valeurs qui l'on semble défendre, ne serait-ce que pour savoir en quoi on s'en écarte.
 En soixante ans, le monde agricole n'a jamais réussi à développer une idée anti-industrielle. Les syndicats se plaignent des quotas trop faibles et de la bureaucratie trop tatillonne, mais ils n'ont jamais fait l'analyse de ce qui était arrivé à l'agriculture dans notre société. Le tome 4 de *l'Histoire de la France rurale* de Georges Duby est le livre le plus intéressant que j'aie trouvé sur la question. De 1945 à 1975, il analyse l'industrialisation (ce mot « industriel » est controversé mais je n'en ai pas trouvé de meilleur pour l'instant), soit l'intervention de l'Etat pour faire accepter ce déferlement technologique. Et c'est un auteur conservateur!



— GROUPE MARCUSE Prenons l'exemple des « circuits courts », que l'on pratique à notre manière sans chercher à les conceptualiser. Dans « Notre bio n'a rien à cacher » (texte en annexe), l'auteur explique bien le problème. Dans les années 1960, des gens ont vu que ça n'allait pas : on déversait plein de chimie, on tuait les sols, les insectes, les plantes adventives. C'était courageux, de s'opposer à cette évolution, mais ceux qui l'ont fait ont réussi à mettre en place des outils pour lutter contre le déferlement des produits phytosanitaires sans le mettre en rapport avec la question sociale, sans insérer leur lutte dans une vision d'ensemble de la société posant la question du sens du travail (qu'est-ce que je fais, pour qui, pourquoi, qui est mon maître, etc.). Toute cette filière bio est apparue sans que des questions comme la séparation producteurs-consommateurs ou la taille des exploitations aient été abordées. Il y a eu quelques petits débats autour de la taille des exploitations, mais au bout de compte elle n'a pas été limitée et cela a permis la construction de niches économiques. Les circuits courts, pourquoi pas — entre mon potager et ma cuisine! — mais à condition de ne pas perdre de vue les questions d'exploitation. Parce que

des circuits courts avec une usine de pneus derrière, des gens qui triment sur une chaîne de montage et, au bout, des supermarchés avec des horaires mortels et pas de syndicats, c'est pas la peine. Il ne faut pas dissocier le respect de la nature et la défense de l'autonomie, ni penser qu'on peut se libérer de ces problèmes si les autres ne le sont pas aussi. On pourrait imaginer des circuits courts en Provence ou dans le Sud-Ouest, où il y a du maraîchage et de l'arboriculture. Il vaut mieux que les potes viennent de Toulouse que du Chili, mais il y a tout le reste derrière, la taille des exploitations à Montauban, ce qu'ils balancent comme intrants en arboriculture... « Circuits courts », c'est une appellation un peu technique pour essayer de résoudre des problèmes qui sont liés à tout un monde. Quand tu regardes un livre de photos de Paris dans la première moitié du 20^e siècle, à Belleville, il y avait des vaches, du lait, des poules ; Montparnasse, c'était la campagne, ça n'est pas pour rien que les artistes y avaient leurs ateliers... Il y avait la ville et la campagne, c'était mélangé. Il est absurde de parler de circuits courts sans dénoncer tout le reste : l'aménagement du territoire, la suburbanisation, le zonage industriel, etc.



Un monde sans animaux d'élevage, c'est aussi un monde sans animaux domestiques. Le chien aussi est un animal d'élevage, il ne faut pas se leurrer... Il est castré, identifié, son maître le rentre à la maison, lui donne sa gamelle, un coussin confortable. Il décide pour lui et contrôle complètement sa vie. Sans le savoir, il fait de l'élevage, mais ce n'est pas forcément un bon éleveur. Faire naître les animaux, les nourrir, les soigner, leur donner une vie la plus agréable possible, c'est ça, l'élevage. Les végétariens consomment des produits d'origine animale, ils délèguent simplement à d'autres la consommation de la viande. Comme si la responsabilité de la mort des animaux était seulement dans la viande ! Ils sont dépendants de l'élevage. Le problème est de le reconnaître. Derrière une omelette au fromage, et encore plus s'il s'agit d'une omelette faite avec des produits industriels, il y a la mort des poules, celle du veau — car il faut que la vache ait un veau pour qu'elle produise du lait — et *in fine* celle de la vache. Le véganisme, c'est autre chose, c'est un mode de vie sans consommation de produits d'origine animale. Si l'animal est considéré comme un prochain, le tuer ou consommer ses produits est un crime et il faut donc l'exclure de l'alimentation et de sa vie même. Ce qui est un paradoxe pour des gens qui prétendent défendre les animaux ! Il y a une pression certaine dans ce sens, et qui vise notamment les jeunes. On nous dit dans les médias : on va manger autre chose que les animaux. La FAO propose qu'on mange des insectes, tandis que les multinationales promeuvent le soja et la viande *in vitro*. Les « libérateurs » nous disent qu'on va libérer les animaux, les chevaux dans les centres équestres, les girafes dans les zoos et puis les vaches parce qu'elles sont exploitées et les cochons. Ils ne disent pas que les chiens, les chats, les perroquets sont exploités et qu'on s'apprête à rompre nos relations domestiques avec tous les animaux. Ils ne le disent pas comme ça parce qu'il y a des gens dans des associations de « libération animale » qui ne perçoivent pas vraiment ces enjeux. Ils aiment les animaux, ils savent que l'abattoir c'est affreux parce qu'ils ont vu trois images sur Internet, ça ne va pas plus loin que la pure émotion. Ils ne pensent pas plus loin mais il y en a d'autres qui pensent pour eux. Il existe une conjonction d'intérêts entre les porteurs des techniques nouvelles, comme la viande *in vitro*, et des intérêts capitalistes. Dans le magasin bio que je fré-



arrogance, ils se positionnent au-dessus du commun, de l'ordinaire, au niveau de la morale, des savoirs. Les éleveurs ont un sens moral, c'est pour cela que je parle du don et de la dette. Quand on est éleveur, on sent bien qu'on doit quelque chose aux animaux. C'est moral, de bien traiter les animaux, de bien s'en occuper. S'il pleut et qu'il tempête et que mes bêtes sont dehors, je ne suis pas bien, il faut que j'aille les chercher. En plein milieu de la nuit je me réveille pour m'en occuper, c'est normal parce que c'est moral. Ce n'est pas « Tu ne tueras point », les grands principes des « libérateurs », leur théorie de la justice qui en fait se résume à ça. Au 20^e siècle, quand la zootechnie s'impose, les zootechniciens et les vétérinaires ne considèrent pas que les animaux travaillent. Pour eux, les paysans et les bœufs, c'est la même engence. Il faut se rappeler comment les bourgeois parlaient des paysans... et des ouvriers, d'ailleurs. On peut le lire dans la littérature, chez Charles Dickens par exemple. Ce qui frappe chez les paysans contemporains, c'est leur confiance, leur obéissance dans la science agronomique, leurs syndicats, leurs techniciens et vétérinaires de coopérative... et dans les pouvoirs publics. C'est pour cela que l'épisode de la vache folle a été aussi tragique. Faire abattre le troupeau a été vécu comme une pure trahison de l'administration.



AGRICULTURE BIO ET FILIÈRES DE QUALITÉ

Circuits courts, label bio et marques de qualité permettent aux éleveurs de mieux valoriser leur production. C'est à la fois peu et beaucoup, dans un contexte marqué par des déconforts de baisse des prix agricoles et par l'emprise de la grande distribution. Mais l'agriculture bio ne peut constituer à elle seule un rempart contre l'industrialisation. Il faut structurer les filières, de l'élevage à la commercialisation, et défendre des circuits radicalement racourcis.

— **STÉPHANE DINARD** — J'aime les animaux donc je suis végétarien, je mange des légumes. On dit qu'il y a beaucoup de problèmes avec la viande, mais il faudrait aussi s'interroger sur la qualité des légumes. Et quel bio on fait dans des pays où la main-d'œuvre immigrée est sous-payée, surexploitée? Est-ce que les végétariens sont prêts à manger n'importe quel légume pourri, sans prendre en compte ce derrière il y a des gens qui ont été presque mis en esclavage pour qu'ils puissent manger une tomate en plein hiver? Je ne juge pas une personne qui est végétarienne, il n'y a pas de problème, tu manges ce que tu veux à partir du moment où ça ne porte pas préjudice aux autres. Si tu ne veux manger que des insectes, tu ne manges que des insectes. De toute façon, tout en haut de la chaîne alimentaire sur cette planète, il y a l'homme qui n'a pas de prédateur. Tout ce qui est produit sur la Terre est consommé par l'être humain. C'est dans sa globalité qu'il faut mettre le problème sur la table et y répondre. Pas seulement décider de manger des carottes pour ne pas faire de mal aux animaux. Si je devais manger de la viande industrielle telle qu'on la trouve aujourd'hui dans la grande distribution, je n'en mangerais pas. De même que si je devais manger des œufs industriels ou des légumes industriels pleins de pesticides. À la fin, je ne sais pas de quoi je pourrais me nourrir.

Ils ont été très fort et très vite pour nous créer cette alimentation de merde et nous faire oublier le goût, la chance qu'on a d'avoir quatre saisons, la diversité dans notre alimentation. Il y a des gens qui n'ont pas l'air de savoir manger autre chose que des sandwiches au jambon et des tomates en plein hiver. Je suis de 1970 et quand j'étais gamin, je venais en vacances ici. Sur le marché, quand on achetait un poulet, il était vivant, on repartait avec.

— FERME DU PIC-BOIS

BAPTISTE Il n'y a pas un élevage, il y a plusieurs façons de pratiquer la relation à l'animal. En formation, on rencontre des gens en dehors du monde de la bio. Dans des formations techniques sur l'alimentation ou les aspects vétérinaires, j'ai rencontré des gens qui ont un rapport aux animaux dans lequel je ne me retrouve pas du tout... Je comprends ceux qui critiquent ça. On est dans un rapport de domination, c'est marche ou crève avec un droit de vie ou de mort.

CHRISTIAN Quand on s'est installé, l'animal était pour nous quelque chose d'important. On ne se voyait pas sur la ferme sans animaux. On a du mal à se représenter un monde sans élevage, ça voudrait dire qu'il n'y a pas de prairie. Niveau paysage et aménagement de l'espace, ça me paraît... Il y a une cohérence à avoir de l'herbe et à l'utiliser sur la ferme. Économiquement, on s'était rendu compte que les chèvres demandaient un investissement plus faible. L'accès hors cadre familial est plus facile avec de petits ruminants. Le capital de rachat est moins cher et ils valorisent des espaces qui sont souvent un peu délaissés — ce qui n'est pas le cas ici mais dans d'autres régions.

Le lien entre élevage et agronomie n'est pas vraiment réfléchi. On s'est installé ici parce qu'on voulait faire de l'élevage et, depuis le début, cette ferme est en polyculture-élevage. C'était quelque chose de logique et d'évident. L'intérêt qu'on y trouve, d'un point de vue zootechnique, c'est l'autonomie de l'alimentation. On concentre de céréales, foin, pâturage. On sèche un peu de luzerne (déshydratée en début de lactation. Niveau agronomique, une chèvre ne fait quand même pas beaucoup de fumier, ce n'est pas là-dessus qu'on compte [pour apporter au sol les nutriments dont il a besoin], mais sur la possibilité d'avoir des prairies en bio à base de luzerne ou de légumineuses, qui enrichissent les sols en azote. Elles sont utilisées par le troupeau puis dans la rotation. C'est grâce à cette rotation sur quelques années qu'on fait du blé. Si on n'avait pas de troupeau, il faudrait faire des engrais verts, avoir des prairies et les broyer après deux ans. trouver un autre système pas forcément satisfaisant.

BAPTISTE Les bouquins de Jocelyne Porcher décrivent bien cette relation avec un être vivant avec qui on vieillit, on travaille, qui est notre source de revenus mais avec qui on a des relations affectueuses aussi, avec qui on s'engage parfois. C'est une relation complètement ambiguë, ce n'est pas simple... Avoir de l'affection pour un animal et en même temps le faire travailler, voire le tuer parce que c'est nécessaire économiquement, il y a quelque chose d'un peu tordu là-dedans. Il faut s'en accommoder comme on peut. Mais moi je ne le vis pas de manière douloureuse, c'est assumé. Et dans le monde de l'élevage, je pense que la chèvre qui naît à la ferme du Pic-Bois est bien née. On s'y attache beaucoup.

— **XAVIER NOULLIANNE** — Les impacts écologiques positifs de l'élevage...? Ce sont des questions qu'on se pose quand on ne saisit pas la spécificité de l'histoire paysanne! Tu veux une explication scientifique? Argumenter de façon rationnelle pour pouvoir « évaluer la balance coût-bénéfice »? Comme on le ferait pour le nucléaire? Je m'interdis de répondre à une question comme ça! Parce que c'est passer à côté de la seule question essentielle: une société où mon type d'élevage retrouverait vivre pour les hommes? Si c'est non... alors salut. C'est une des caractéristiques de la société industrielle, que de poser les questions dans ces termes. À force de tout calculer, on finit par vouloir tout optimiser et notre problème vient de là. Les antispécistes veulent calculer l'altruisme, c'est ce que fait le philosophe moral Peter Singer. Ils veulent une analyse scientifique des problèmes sans repérer que c'est une des caractéristiques de la société industrielle: qu'on apporte comme solution ce qui a été à l'origine du problème. Les problèmes de l'État seront résolus par plus d'État, les problèmes industriels par plus d'industrie, John Stuart Mill, le philosophe utilitariste qui a inspiré les antispécistes, disait que le fraiseur se reproduirait toujours de la même manière et l'homme aussi. Aujourd'hui on sait que c'est faux. Notre élevage n'est pas dominé mais il existe encore, alors s'arrêter de manger de la viande complètement pour faire disparaître un problème d'évolution de l'agriculture sans élevage, ça n'a pas de sens. C'est anti-historique! Le monde qu'on connaît, avec ses paysages, a été construit par l'élevage et la production de céréales. Pas en confinant 6000 poulets sur 50 m². Le premier truc qui devrait exister en bio, c'est l'alliance avec les animaux. Les rotations ne suffisent pas. Dans la conception initiale de la bio, il y a un lien entre la surface agricole et la quantité d'animaux qu'elle est capable de nourrir. On ne doit pas s'en écarter, ni dans un sens (trop d'animaux) ni dans l'autre (plus d'animaux du tout). Ce genre de principe, désormais perdu, était un garde-fou contre les déséquilibres. C'est d'ailleurs pas un principe uniquement bio, c'est un principe qui court le long de l'histoire agricole et qui agit comme un antidote à l'industrialisation. Des engrais verts de temps en temps, oui, mais on ne peut pas faire sans les animaux.

